

Phia Ménard, maîtresse du vent prodigieuse à Genève

SCÈNE L'artiste française offre avec «Vortex» un solo fantastique, effeuillage par-delà la loi des genres, à voir jusqu'à demain au Pavillon ADC

Un corps vivant, par-delà la loi des genres. Avec ses métamorphoses, ses surprises, ses effrois, sa volupté, ses petites morts. Au Pavillon ADC à Genève jusqu'à demain – à l'ombre des bulbes de l'église russe – la Française Phia Ménard joue, vit, danse *Vortex*, la plus belle pièce du moment, la plus *borderline*, la plus personnelle, la plus partageable. Une traversée qui ne ressemble qu'à son autrice – garçon dans une première vie – qui de la

scène a fait le territoire d'un étonnement philosophique, d'un divertissement métaphysique, d'une réverie démocratique sur toutes ces figures qui forment nos identités labiles.

Une ogresse des tréteaux. Elle vous attend dans un costard d'orgue de barbarie, chapeauté comme pour le bastingue, visage blanc barré par une bouche charbonneuse, regard fumeux, sur une piste de cirque. C'est un personnage mammouth, de plaies et de plâtre, sorti de l'atelier du plasticien américain Thomas Housheo. Une goutte électronique piquette l'air. Elle se penche sur une feuille rose, qu'elle découpe en

morceaux choisis. Cadavre exquis. Avec du papier collant, elle ajuste les parties. Devant vous à l'instant, une créature rosâtre s'élève. Un sac comme pour des commissions. Mais non, c'est un *putto* qui déploie ses ailes de chérubin. Coule alors le miel de *L'Après-Midi d'un faune* de Claude Debussy.

Orage préhistorique

Comment ne pas fondre alors? Comment ne pas planer? Debussy est un élixir d'amour et Phia Ménard une oiseuse de conte. Autour d'elle, des angelots jaune, rouge, bleu s'ébattent, au gré des courants – des ventilateurs cernent la piste. Bientôt, l'artiste

rassemblera ces créatures en bouquet dans un parapluie échangé comme un nénuphar. Mais l'orage menace et ces homoncles assaillent la dompteuse. Elle les piétine dans une bourrasque. *Vortex* bascule alors vers des tropiques houleux.

Car voilà que dans un clair-obscur préhistorique, Phia Ménard affronte un double, un cloporte gigantesque, excroissance de la psyché, comme si cette dernière libérait un monstre longtemps encagé. L'atmosphère n'est plus que roulements de tonnerre, borborygmes de météores. Une larve cauchemardesque chicane la rêveuse.

A quoi tient la beauté de *Vortex*, cette pièce née il y a une dizaine d'années? A son organicité, ce glissement jubilatoire dans l'irrationnel, ce passage par les ombres qui nous habitent. Phia Ménard joue avec le vent des origines – celui qui soufflent les ventilateurs – et s'affranchit, d'une station à l'autre de

sa transformation, des couches qui la protégeaient comme une carapace.

Voyez-là dans le cercle de son émancipation, elle s'est allégée du poids des faux-semblants, elle a extirpé de son bas-ventre un filament qui ressemble à un cordon intestinal. Prosaïque? Magique plutôt! Le ruban se déploie en cape de titan, s'envole, grisé par l'alizé. C'est une robe-fantôme qui échappe à l'empire de sa maîtresse. A moins que ce ne soit son âme qu'elle poursuit?

Vortex est un effeuillage. Une apocalypse tendue vers une (co)naissance inédite. Phia Ménard se dévoile, transfigurée et désar-

L'artiste s'expose dans la plénitude d'un corps qui défie toutes les assignations

mée. Elle est à présent assise dans un bulbe transparent, tranquille comme un bonze à l'heure des ablutions. D'une main libérée, elle arrache le tissu de sa combinaison couleur chair. Phia Ménard s'expose ainsi dans la plénitude d'un corps qui défie toutes les assignations. C'est le corps d'une liberté conquise sur les préjugés, le corps d'un désir précieux pour cette raison qu'il n'appartient qu'à Phia. — A. DF

Vortex, Genève, Pavillon ADC, jusqu'au 17 février.
Contes immoraux – Partie 1: Maison mère, Lausanne, Théâtre de Vidy, du 28 février au 5 mars.